



## Décodage

# Un mot fourre-tout parfois bien pratique

Chercheur en sociologie à l'Université de Genève, Maxime Felder a étudié comment s'élaborent les relations sociales dans les quartiers. Interview.

### Qu'est-ce que le bobo inspire au sociologue que vous êtes?

Le bobo est un terme fourre-tout qui décrit aussi bien l'artiste désargenté que le jeune bourgeois qui s'installe dans une surélévation. Parfois d'ailleurs, ce sont les mêmes à des périodes différentes de leur vie. Pour les gens, c'est un terme bien utile qui permet de décrire une population par rapport à laquelle on veut se distancer, celle qui arrive dans le quartier et contribue à sa transformation. Mais ces personnes sont très différentes. À New York, dans les années 80, ce sont les golden-boys de la finance qui ont changé la ville. Ailleurs, ce peut être l'alternatif qui roule à vélo.



Maxime Felder, DR

**Ce sont donc les soldats de ce qu'on appelle la gentrification?**

Là aussi, c'est un terme qui englobe de multiples réalités et qu'il n'est pas facile de mesurer statistiquement. On parle de gentrification quand, par exemple, un quartier ouvrier devient occupé par des gens qui travaillent dans le tertiaire. Cela peut certes correspondre à l'arrivée de nouveaux habitants, mais cela peut aussi refléter une mutation dans le marché du travail. La gentrification permet de mettre un mot sur ce qui change, mais c'est souvent simplificateur. On mettra sur son compte la rénovation d'une boulangerie, alors qu'on a juste affaire à un jeune qui reprend le commerce. Si un tapissier ferme, c'est peut-être simplement parce que plus personne ne fait réparer ses fauteuils.

### Les habitants sont très sensibles aux changements de commerces dites-vous.

Oui, mes études le montrent clairement. Mais souvent on retient surtout une ou deux boutiques dans l'image qu'on se fait de son quartier. Si l'une d'elles disparaît, on a l'impression que tout change. De même, l'arrivée d'une yoghourterie, par exemple, ne passe pas inaperçue. Une personne âgée n'osera pas y entrer si elle ne connaît pas. En effet, les commerces signalent aussi qui est légitime dans le quartier, qui est le bienvenu.

### Cela crée-t-il un sentiment d'exclusion?

La vitesse à laquelle s'opèrent ces changements est cruciale. Si cela va trop vite, les gens n'ont plus de repères,

perdent confiance et finissent par éviter certains espaces.

### Pourquoi parlez-vous de perte de confiance?

On peut faire le parallèle avec la manière dont les habitants se familiarisent avec le voisinage dans leur immeuble. Il y a ces petits échanges polis et souvent superficiels dans l'ascenseur, mais il y a tout un apprentissage à faire sur son environnement. Le bruit bizarre qui vient chaque matin du voisin, on comprend qu'il s'agit de sa machine à café. L'autre voisin qui pique de grosses colères, on finit par se dire qu'il n'est pas dangereux. Tous ces petits événements, d'abord dérangeants, deviennent prévisibles et créent justement la confiance. Même si l'on n'a pas une vie sociale intense, on ne vit pas dans l'inconnu. On reconnaît des lieux, des signes, des repères, ce qui permet de se sentir chez soi.

### Participer à la vie du quartier, c'est bon pour l'intégration?

Bien sûr. Bien qu'il y ait aujourd'hui une sorte d'injonction à se mélanger, à se confronter à l'autre, à participer à la vie de quartier. Mais si tout le monde voulait organiser la Fête des voisins, ce serait la guerre. En fait, les gens sont complémentaires. Certains d'entre eux organisent quelque chose parce que l'occasion se présente et que les autres les laissent faire. D'ailleurs, plus on investit un quartier pour le rendre vivant, en organisant des événements culturels ou des marchés, plus on risque de le gentrifier. C'est le paradoxe.

**Propos recueillis par C.B.**